

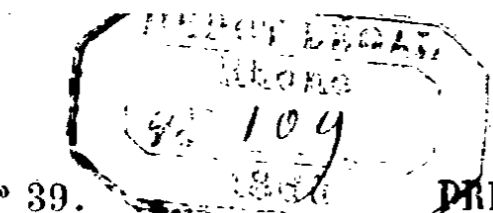
ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

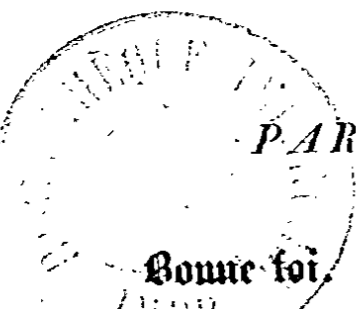
Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et deservis par ces derniers.



LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES



La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.
Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.
(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.
Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.
(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(VINGTIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

M. DE MIRVILLE ET SON ÉCOLE (Suite).

Plus loin, c'est Lamennais annonçant tous les malheurs de Rome, qui les a bien mérités, mais priant pour Pie IX, attendu qu'il a prié pour lui quand *tous les goupillons se faisaient massues pour l'assommer.*

Tranquillons-nous toutefois, car Pie IX aura, toujours d'après Lamennais, un successeur spirituel (1). Mais heureusement l'Esprit Staël intervient: « Et moi, l'abbé, dit-il, je tiens pour les ultra-montains, car il me semble que vous demandez trop. Je suis désolé de répondre d'une manière un peu vive, mais il n'y a pas de mal, avec vos idées, de crier aux sentinelles spiritistes toutes les fois que vous venez dans leur camp: « Sentinelles, garde à vous! »

« Ne le blâmez pas, dit à son tour l'Esprit Musset, en parlant d'un autre ultra-montain, il est le jouet de l'Esprit papiste qui lui crève les yeux avec les cierges de Saint-Pierre de Rome. Aujourd'hui, cher médium, jasons de l'esprit de l'église et ne nous faisons jamais de querelle avec les gens de *chœur* (sic)... Nous disons donc qu'il n'y a pas d'enfer, mais où allons-nous donc loger, pauvres diables que l'on nous fait? N'en voulons pas trop à la divine bonté, car nous voyant à la porte de chez nous, elle a daigné nous donner une place dans la maison de son père, et comme là nous ne faisons que la volonté de notre propriétaire, nous ne sommes venus chez vous que par ses ordres, car, voyez-vous, *il est le propriétaire des propriétaires, lui, etc.* (2). »

Ici Musset s'interrompt pour appeler le curé d'Ars sous prétexte qu'il y a un malade à soigner; mais ce n'était qu'une malice. « Allons, dit le bon curé, *ce cher Esprit aime à s'amuser; il a raison*, et avec tout cela il dit bien de belles choses... et justifie les Esprits, car Dieu est trop grand, trop divin pour permettre que les malins viennent sur la terre pour égarer les hommes. »

Et Bossuet et Lacordaire, voyez s'ils ne sont pas déshonorés du même coup dans leur caractère et dans leur langage? « A quoi, dit le premier, à quoi a servi le fruit de mes longues veilles, quand je vivais dans votre monde? A rien. Beaucoup n'ont pas jeté les yeux sur mes écrits, qui n'étaient pas dictés par la charité... Mon Dieu, moi qui vivais dans ces temps où les cœurs étaient gros de tempêtes pour les frères d'une croyance opposée, si j'avais été plus tolérant... Mais quand les protestants, les juifs, toutes les religions un peu *marquantes* auront étudié le Spiritisme, etc. (1). »

Le P. Lacordaire n'est pas moins ignoblement parodié. « Je suis là, dit-il, Esprit Lacordaire... L'église (de Notre-Dame) était moins comble que l'Académie d'aujourd'hui, lors de ma réception. Les esprits de politique, de dénigrement, de jalousie avaient conduit tout Paris pour regarder autant que pour écouter ce prêtre oubliant son vœu d'humilité... Lorsque j'ai voulu monter à la tribune pour enseigner la fraternité selon les hommes, ou à l'Académie louer l'émancipation mal comprise, ma voix n'a trouvé que des notes fausses et on se disait: « Ce n'est plus le Lacordaire des conférences. » On avait raison (2). »

Si l'Esprit Lamennais a dit vrai, nous n'aurions pour ces Esprits d'autre critérium d'identité que l'identité du style. Alors la chose est claire; ici Lacordaire et Bossuet sont aux antipodes de Sorèze et de Meaux; évidemment ils ont trop bien dépouillé le vieil homme, et le nouveau ne les a pas enrichis.

Il en est de même de Cuvier; quel cours de géologie, grands dieux, et que le jardin des plantes surtout ne l'entende pas?

Au moins, s'ils étaient conséquents! si, pour racheter tant de lieux communs, de platitudes, d'hérésies théologiques et littéraires, ces sublimes évoqués savaient bien ce qu'ils veulent dire et ne se contredisaient pas entre eux! Mais voici le célèbre directeur du Musée industriel de Bruxelles que Voltaire et Franklin nous disent mort quand il ne l'était pas, puis foudroyé et puni quand lui-même vient nous certifier son bonheur (3)! Voici M. Girard de Caudenberg, qui a oublié son nom dans la grande traversée et qui vient signer Codenberg (4). Voici saint Augustin qui nous parle de la grande démonolâtrie de *Morzille*, au lieu de la démonopathie de *Morzine*! Il a mal lu probablement. Consultation à refaire, et c'est dommage, car il enseignait deux

(1) M^{me} Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, p. 489.
(2) M^{me} Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, t. 1, p. 253.

(1) *Revue Spirite*, t. IV, p. 254.
(2) M^{me} Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, t. 1, p. 261.
(3) *Revue Spirite*, janvier, p. 79.
(4) — avril 1862, p. 120.

moyens pour l'aguérir : l'huile de M. Dupont, de Tours, et, par dessus marché, le magnétisme (1).

Et qu'on ne nous reproche pas surtout d'avoir choisi, ou d'avoir décousu les textes pour les mieux déshonorer !

Cette fois l'identité de style est parfaite entre toutes les révélations, il n'y a de supériorité que chez les adeptes sténographes. Non, certes, ce ne sont pas eux qui ont forgé tout ce fatras. Nous en attestons leurs revues et leur propre langage qui sont la meilleure preuve de leur sincérité. S'ils avaient voulu faire parler les Esprits, ils auraient commencé par leur prêter leur grammaire et leur style. Ils devraient être fiers d'être meilleurs écrivains que Lamennais et Bossuet.

Encore une fois, qu'ils s'insurgent donc et qu'ils réclament quelque chose de mieux auprès des clubs américains ! Dans tous les cas, accordez plus de respect à vos morts, ne leur prêtez pas dans les cieux, en faveur de votre cause, exactement le même langage dont ici-bas ils se servaient contre elle. Près de Dieu, leur génie ne saurait s'appauvrir à ce point qu'ils se voient obligés de recourir à leurs vieilles paroles de ce monde de ténèbres pour exprimer des idées toutes contraires.

Et maintenant : « *Erudimini qui judicatis... spiritus*. Apprenez à comprendre, vous qui jugez les Esprits. » Reconnaissez franchement que ceux qui vous entourent ne vous offrent que la parodie et l'application sacrilèges de la plus touchante des réalités et des doctrines. Trouvez bon que les Esprits, selon Dieu, ne viennent jamais se mêler à si mauvaise compagnie et sanctionner, par leur complaisance, des manœuvres si positivement défendues. Assurez-vous qu'entre la spiritophobie scientifique dont la cécité embrouille tout et la spiritolatrie soi-disant catholique, dont l'illuminisme fascine tout, se trouve toujours la démonologie catholique affranchie de ces deux absurdités rivales ou plutôt faisant justice de toutes les deux, grâce à l'unique doctrine qui, selon l'expression du comte de Maistre, sache marcher d'un pied sûr entre l'illuminisme et le matérialisme.

— On le voit, l'argumentation de M. de Mirville peut se résumer dans les trois points suivants :

- 1° Faiblesse, platitude de certaines communications ;
- 2° Défense formelle résultant de *lois divines* ;
- 3° Accusation de magie et de démonisme.

Ce sont là les trois objections que nous avons à examiner et dont nous ferons une décisive justice. PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

(SIXIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

Après ces attestations nombreuses de plusieurs cures extraordinaires, survenues à la suite des prières du prince De Hohenlohe, il est intéressant de l'entendre lui-même raconter, avec une religieuse modestie, comment il s'est trouvé conduit dans la carrière de merveilles qui a rendu son nom célèbre.

« Dans les visites fréquentes, rapporte-t-il, que je faisais à M. Brachtold, digne curé de la petite ville de Hasfort, « j'appris à connaître son beau-frère Martin-Michel, pieux

« paysan d'Untervittichausen, dans le grand duché de Bade, « homme qui eut une influence décisive sur le reste de ma vie. « Son esprit calme et pieux, sa foi ferme et ardente, la tranquillité de son âme, son égalité inaltérable, sa dévotion éloignée de toute bigoterie, et ses connaissances profondes dans « le Nouveau-Testament, fixèrent mon attention sur cet homme, « aux genoux duquel, je le dis sans rougir, je n'aurais pas honte « de me jeter.

« Au commencement de juin 1821, je me rendis à Hasfort, « pour aller de là faire visite à son Altesse Royale le prince « Louis, héritier de la couronne. Y trouvant Martin-Michel, « je lui offris ma voiture, pour faire ensemble le voyage jusqu'à Wurtzbourg, sachant que son intention était de passer « par cette ville, pour s'en retourner chez lui. Il accepta avec « plaisir ma proposition. Etant arrivés à Wurtzbourg, nous « descendîmes chez M. Deppisch, curé de la ville, qui nous « accueillit avec beaucoup d'affection et de bonté. Le lendemain « je rendis visite au baron De Reinaeh, qui m'invita à dîner.

« Lorsqu'on se mit à table, ses domestiques apportèrent sur « un fauteuil la jeune princesse Mathilde de Schwarzemberg « qui par une paralysie avait depuis huit ans perdu la faculté de « marcher. On la plaça à côté de moi. Touché de compassion, « je me rappelai que mon bon Martin-Michel m'avait, par ses « prières, obtenu la guérison d'un violent mal de cou. Je me « dis alors en moi-même qu'il pouvait bien obtenir aussi celle « de cette princesse si elle avait une ferme confiance au secours « du Seigneur.

« Le 21 juin, en offrant le saint sacrifice de la messe, je me « sentis, après la consécration, puissamment ému et pressé de « me rendre chez la princesse, pour lui dire qu'elle serait secourue par Jésus-Christ, si elle avait une ferme confiance en « ces divines paroles : *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous « demanderez à mon père en mon nom, il vous le donnera* (1).

« Rentré dans la sacristie, je tâchai de me débarrasser de « cette idée, comme provenant d'une imagination exaltée. Mes « efforts furent inutiles. Je me sentis pressé d'aller voir la « princesse, accompagné de Martin-Michel. J'y allai donc ; et « faisant entrer ce dernier dans l'antichambre, j'entrai seul dans « l'appartement de la princesse, que je trouvai couchée sur son « lit et comme emmaillottée dans des machines.

« Après les salutations ordinaires de part et d'autre, je lui « dis sans préambule : — Ma chère cousine, Dieu peut vous « secourir, par Jésus-Christ, son fils, au saint nom duquel nous « adressons nos prières au Père éternel. — Oui, sans doute, me « répondit-elle, c'est ce que je crois. — Je continuai à lui dire : « j'ai pris avec moi un pieux paysan à la prière duquel le Dieu « tout-puissant a déjà secouru bien des malades ; si vous y consentez, je m'en vais l'appeler, afin qu'il prie pour vous. — De « tout mon cœur, répondit la princesse. Là-dessus je fis entrer Martin-Michel.

« Après quelques paroles adressées à la malade, le pieux « paysan, joignant les mains, se mit à prier. Mais il faut l'avoir « vu, pour se faire une juste idée du recueillement et de l'ardeur avec lesquels il pria. J'en appelle au témoignage de « tous ceux qui l'ont vu dans cette attitude. Tous conviendront avec moi que sa prière sortit de la plénitude d'un cœur « pénétré de la foi la plus vive. J'avoue que moi-même, je me « jetai à terre, pour prier. La prière achevée, je ne saurais en « dire la raison, je me sentis comme une *puissance secrète* qui « me commanda de dire à haute voix à la princesse : Au nom « de Jésus-Christ, levez-vous et marchez. Je prononçai donc « cette parole, à jamais mémorable pour moi. Et la princesse, « délivrée des liens de ses machines, non-seulement put se « tenir debout sur ses pieds, ce qu'elle n'avait pu faire depuis « huit ans, mais elle fut capable de marcher. Vous savez, mon « Dieu, quels furent alors les sentiments de mon cœur. Je « sentis couler mes larmes ; et je ne pouvais proférer d'autres « paroles que cette exclamation : Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il « possible ! Aussitôt que le bruit de cet événement mémorable

(1) M^{me} Dozon, *Révélateurs d'outre-tombe*, t. II, p. 305.

(1) Évangile de St-Jean, ch. 13.

« ce fut répandu, je me vis entouré de malades. Je ne dirai rien sur quantité de faits qui arrivèrent alors et après ; parce que ce n'est pas à moi d'en juger (1). »

Ainsi des témoignages nombreux et dignes de foi attestent les merveilles de Wurtzbourg et de Washington, arrivées depuis peu d'années, les unes en présence de plusieurs personnes, les autres publiquement. Le nombre des faits, la gravité des maux guéris, la notoriété des cures, la précision des récits qui en sont donnés, ne permettent point de soupçonner en ces événements, une illusion de malades ou une méprise de témoins. La réalité des choses est constante.

Aux prières d'un pieux personnage et sans l'emploi d'aucun remède, un grand nombre de maladies et d'infirmités diverses que l'art des médecins n'avait pu guérir ont cessé, en quelques moments. Telle est la somme des faits constatés.

D'abord on ne peut les attribuer aux propriétés de quelque substance matérielle ou animale ; puisque aucune ne fut employée, et que d'ailleurs il n'en existe point qui ait la vertu de guérir subitement des maux si variés, les uns intérieurs, les autres extérieurs, beaucoup invétérés, plusieurs fort graves, et quelques-uns compliqués profondément.

Les facultés humaines sont-elles capables d'opérer de tels phénomènes ? On pourrait le soupçonner, s'il ne s'agissait que de deux ou trois cas, dans lesquels on aurait vu quelque infirmité accidentelle et transitoire disparaître, à la suite d'une vive impression produite par la présence du prêtre de Wurtzbourg. Mais tel n'est point l'état des choses. Il s'agit d'un grand nombre de maladies et d'infirmités diverses, profondes, compliquées, invétérées, permanentes et rebelles à tous les remèdes. Il s'agit d'une foule de paralytiques, de sourds, de muets, d'aveugles, de boiteux, d'estropiés, de personnes grièvement perclues, d'autres affligées d'abcès et de pourriture des os, d'autres accablées d'un dépérissement général du corps. Il s'agit de tous ces malheureux, guéris en quelques moments, à la prière d'un homme invoquant le ciel pour eux.

Voilà les faits. Or, on sait parfaitement que nul homme, quelles que soient ses facultés mentales et ses forces physiques, ne peut naturellement rendre sur-le-champ, par quelques paroles, la liberté des membres aux paralytiques, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles, l'agilité aux boiteux, la santé aux malades incurables, la vigueur aux infirmes désespérés. Manifestement de telles merveilles sont au-dessus de la puissance humaine comme au-dessus des forces de la matière et de l'animalité.

Les événements dont nous cherchons la cause ne furent donc point produits par les forces de la nature. Ils étaient certainement les effets d'une puissance supérieure, vers laquelle doit maintenant se tourner notre attention.

Considérés moralement, les faits qui nous occupent ont un commun aspect, qui frappe aussitôt la vue : tous sont des actes de bienfaisance. Si ensuite on les examine en eux-mêmes et en leurs circonstances, on ne découvre ni indice de mensonge, ni trace de vice. On voit au contraire partout un but de vérité et de vertu, une fin bonne et louable en tous points.

Des affligés demandent à un homme religieux le secours de sa prière. Celui-ci les exhorte à la confiance en Dieu ; leur recommande la foi, la vertu, la piété, puis tournant vers le ciel toutes ses pensées, y élevant toutes ses affections, il implore ardemment la délivrance des malheureux qui gisent à ses pieds. Bientôt une puissance surhumaine intervient, et soudain un paralytique est guéri, un sourd entend, un muet parle, un aveugle voit, un malade se lève en santé, un boiteux court redressé et agile. A ce spectacle, une admiration religieuse saisit les âmes, la piété s'y allume, des cris de reconnaissance s'élèvent, et un hymne d'amour monte de la terre au ciel.

Telles sont la substance et les circonstances des faits, tels le principe et le but de ces événements.

Ainsi œuvres essentiellement bonnes, opérées avec intelligence et forces surhumaines, les merveilles de Wurtzbourg ne

peuvent être attribuées qu'aux génies du bien, à ces puissants Esprits qui servent au-dessus de nous le Monarque éternel. C'est donc du ciel qu'émanèrent les phénomènes dont il s'agit, ou du moins des Esprits supérieurs sous l'œil de Dieu. Voici quelles sont au sujet des Thaumaturges les conclusions de l'auteur anonyme :

« Que d'événements sur la terre qui nous rappellent que nous sommes, à toute heure de la vie, sous l'empire du ciel ! Combien de faits qui révèlent que du haut de cette région sublime, une bienveillance attentive observe les pensées et écoute les vœux d'ici-bas ! L'âme religieuse, pendant son passage silencieux à travers le tumulte du monde, vit en société ineffable avec l'Esprit éternel et les génies célestes. Elle s'élève devant eux, sur les ailes de la prière ; et ils inclinent vers elle leur puissante bonté. La religion unit ainsi, par de mystérieux liens d'intelligence et d'amour, la terre avec le ciel. »

Le baron Teisseyre, dans sa notice intéressante sur les Thaumaturges, adopte ces conclusions qui ont été de nos jours dépassées par le Spiritisme, du moins pour la précision des explications qu'il apporte à ces phénomènes.

Nous avons vu jusqu'à présent la guérison des maladies organiques et physiques, voyons la guérison des maladies spirituelles, c'est-à-dire provenant de l'influence de mauvais Esprits agissant comme possesseurs ou comme obsesseurs.

Nous donnerons plus tard notre théorie là-dessus après avoir exposé les faits. Pour cet ordre particulier de phénomènes, nous allons nous borner à Ste-Catherine de Siemie, et au curé Gasner comme exemples de médiums guérisseurs.

Nous puiserons pour la première nos citations dans une excellente notice publiée sur cette sainte, par M. Mathieu.

Pour le second, dans l'*Histoire des sectes religieuses*, de l'évêque Grégoire, ainsi que dans la *Biographie universelle*.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

LES DOGMES KABBALISTIQUES

(Tirés de la collection des Kabbalistes de Pistorius.)

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

15. — *Omnes ante Mosem per unicornem prophetaverunt* (Tous les prophètes qui sont venus avant Moïse n'ont juré que par la licorne). — C'est-à-dire n'ont vu qu'un côté de la vérité. La corne, dans le symbolisme hébreu, signifie la puissance, et surtout la puissance de la pensée. La licorne, animal fabuleux qui n'a qu'une corne au milieu du front, est la figure de l'idéal ; le taureau au contraire ou le *chérub* est le symbole de la force qui est dans la réalité. C'est pour cela que Jupiter Ammon, Osiris, Isis, sont représentés avec deux cornes au front ; c'est pour cela que Moïse est aussi figuré avec deux cornes, dont l'une est la trompette du Verbe et l'autre la corne d'abondance.

16. — *Mas et femina sunt Tiphereth et Malchuth* (L'homme et la femme sont la beauté de Dieu et son royaume). — La beauté révèle Dieu. La nature se montre fille de Dieu parce qu'elle est belle. On a dit que le beau est la splendeur du vrai, et cette splendeur éclaire le monde, elle est sa raison d'être. Ce beau, c'est l'idéal, mais cet idéal n'est vrai qu'autant qu'il se réalise. L'idéal divin est comme le mari de la nature, c'est lui qui la rend amoureuse et qui la fait devenir mère.

17. — *Copula cum Tiphereth et generatio tua benedicetur* (Épouse la suprême beauté, et ta génération sera bénie). — Si le mariage est saint, la postérité sera sainte. Les enfants naissent vicieux, lorsqu'ils sont conçus dans le péché. Il faut relever et ennoblir l'amour pour sanctifier le mariage. Si les êtres humains en se rapprochant cèdent à un instinct qui leur est commun avec les animaux, ils enfanteront des animaux à forme humaine. Le vrai mariage unit à la fois les âmes, les esprits et les corps, et les enfants qui en proviennent seront bénis.

(1) Extrait des MÉMOIRES DU PRINCE DE HOHENLOHE, p. 18.

18. — *Dæmon est Deus inversus* (Le diable, c'est Dieu retourné). — Le diable n'est que l'antithèse de Dieu, et s'il pouvait avoir une existence réelle, Dieu certainement n'existerait pas.

Le diable est menteur comme son père, a dit Jésus. Or, quel est le père du diable ? Le père du diable, c'est le mensonge. Le diable nie ce que Dieu affirme. La conséquence de cela, c'est que Dieu nie ce que le diable ose affirmer. Le diable affirme sa propre existence, et Dieu, en faisant toujours triompher le bien, donne à Satan un démenti éternel.

19. — *Duo erunt unum. Quod intra est fiet extra et nox sicut dies illuminabitur* (Deux ne feront qu'un. Ce qui est au dedans se produira au dehors, et la nuit sera éclairée comme le jour). — Dieu et la nature, l'autorité et la liberté, la foi et la raison, la religion et la science, sont des principes éternels qu'on n'est pas encore parvenu à concilier. Ils existent pourtant, et puisqu'ils ne peuvent s'entre-détruire, il faut bien qu'ils se concilient.

Le moyen de les concilier, c'est de les bien distinguer et de les équilibrer l'un par l'autre. L'ombre est nécessaire à la lumière. Ce sont les nuits qui marquent et mesurent les jours. Que la femme ne cherche pas à se faire homme et que l'homme n'usurpe jamais l'empire de la femme, mais que tous deux ils s'unissent pour se compléter. Plus la femme reste femme, plus elle mérite l'amour de l'homme ; plus l'homme est homme, plus il inspire de la confiance à la femme.

La raison, c'est l'homme ; la foi, c'est la femme.

L'homme doit laisser à la femme ses mystères, la femme doit laisser à l'homme cette indépendance qu'il aime à lui sacrifier. Que le père ne discute jamais les droits de la mère dans son domaine maternel ; mais que la mère n'attende jamais à la souveraineté paternelle de l'homme. Plus ils se respecteront l'un l'autre, plus étroitement ils s'uniront. Voilà la solution du problème.

20. — *Pœnitentia non est verbum* (Se repentir, ce n'est pas agir). — La vraie pénitence ne consiste ni dans les regrets ni dans les larmes. Lorsqu'on s'aperçoit qu'on fait mal, il faut se retourner immédiatement et bien faire. A quoi bon, si j'ai pris une fausse route, me frapper la poitrine et me mettre à pleurer comme un enfant ou comme un lâche ? Il faut revenir sur mes pas et courir pour regagner le temps perdu.

21. — *Excelsi sunt aqua australis et ignis septentrionalis et profecti eorum. Site* (L'eau est reine dans le Midi, et le feu dans le Nord. Garde le silence sur cet arcane). — Gardons le silence puisque les maîtres le commandent. Ajoutons seulement à leur formule celles-ci, qui peuvent servir à l'expliquer :

L'harmonie résulte de l'analogie des contraires ;

Les contraires sont gouvernés par les contraires au moyen de l'harmonie ;

Le roi des harmonies est le maître de la nature.

22. — *In principio, id est in Choemah* (Au commencement, c'est-à-dire par la sagesse). — La sagesse est le principe de tout ce qui existe éternellement, tout commence et finit par elle, et quand l'Écriture sacrée parle d'un commencement, elle désigne la sagesse éternelle. Au commencement était le Verbe, c'est-à-dire dans la sagesse éternelle était le Verbe. Supposer que Dieu, après une éternité d'inaction, s'est décidé à créer, c'est supposer deux énormes absurdités : 1^o une éternité qui finit ; 2^o un Dieu qui change. Le mot *Bereschith* qui commence la Genèse signifie littéralement dans la tête ou par la tête, c'est-à-dire dans la pensée ou par la pensée, qui en Dieu est la sagesse éternelle.

23. — *Decem aternitatis sunt triginta duo* (Il y a trente-deux voies qui conduisent à l'Éternel). — Ces trente-deux voies sont les dix nombres et les vingt-deux lettres.

Aux dix nombres se rattachent des idées absolues, comme à l'unité l'être ; à deux, l'équilibre ; à trois, la génération, etc.

Les lettres représentent les nombres en hébreu, et les combinaisons de lettres donnent des combinaisons de nombres et

aussi d'idées qui suivent avec exactitude les évolutions des nombres ; ce qui fait de la philosophie occulte une science exacte qu'on pourrait appeler l'arithmétique de la pensée.

Le livre occulte qui sert à ces combinaisons est le Tarot, composé de vingt-deux figures allégoriques des lettres et des nombres et de quatre séries de dix portant les symboles analogues aux quatre lettres du nom divin le *Schéma* tétragrammatique.

Ces séries peuvent se réduire chacune à neuf, puisqu'il n'y a, en effet, que neuf chiffres, et que le dénaire est la répétition de l'unité.

Quatre fois neuf donne trente-six, nombre des talismans de Salomon, et sur chaque talisman il y avait deux noms mystérieux, ce qui donne les soixante et douze noms du *Schemah hamphorasch*.

M. de Mirville demande à qui nous persuaderons que le *Tarot* avec ses figures païennes soit le *Schéma hamphorasch* des rabbins. Nous ne voulons le persuader à personne. Nous sommes en mesure de le prouver à qui voudra prendre la peine de l'étudier avec nous.

Il est vrai que les figures païennes, égyptiennes, etc., n'appartiennent pas au judaïsme orthodoxe. Le *Tarot* existait dans l'Inde, dans l'Égypte et même dans la Chine, en même temps que chez les Hébreux. Celui qui est venu jusqu'à nous est le *Tarot* samaritain. Les idées sont juives, mais les symboles sont profanes et se rapprochent beaucoup des hiéroglyphes de l'Égypte et du mysticisme de l'Inde.

24. — *Justi aqua, Deus mare* (Les justes sont les eaux, Dieu est la mer). — Toutes les eaux vont à la mer et toutes en viennent, mais toutes les eaux ne sont pas la mer. Ainsi, les Esprits viennent de Dieu et retournent à Dieu, mais ils ne sont pas Dieu. L'esprit universel, l'univers vivant, l'idole du panthéisme n'est pas Dieu. L'être infini animé d'une vie infinie révèle Dieu et n'est pas Dieu. En tant que principe de l'être et des êtres, Dieu ne saurait être assimilé ni à l'être ni à aucun des êtres. Qu'est-ce donc que Dieu ? C'est l'incompréhensible sans lequel on ne comprend rien. C'est celui que la foi affirme sans le voir, pour donner une base à la science. C'est la lumière invisible dont toute lumière visible est l'ombre. C'est ce que le génie humain rêve éternellement en sentant que lui-même il n'est que le rêve de son rêve. L'homme fait Dieu à son image et à sa ressemblance, et il s'écrie : C'est ainsi que Dieu m'avait fait. C'est ainsi que Dieu se fait homme. C'est ainsi que l'homme se fait Dieu. Cherchons Dieu dans l'humanité, et nous trouverons l'humanité en Dieu.

25. — *Angeli apparentiarum sunt volatiles caeli et animantia* (Les oiseaux du ciel et les animaux de la terre sont les anges de la forme extérieure). — Les animaux sont innocents et vivent d'une vie fatale ; ils sont les esclaves de la nature extérieure et inférieure, comme les anges sont les serviteurs de la nature divine et supérieure ; ils portent les figures analytiques de la pensée qui se synthétise dans l'homme ; ils représentent les forces spécifiées de la nature ; ils sont venus dans le monde avant l'homme pour annoncer au monde la venue prochaine de l'homme, et sont les auxiliaires de son corps comme les anges du ciel sont les auxiliaires de son âme. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.

La série distribue l'harmonie, et l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

(Extrait de la *Science des Esprits*, par E. Lévi. — Edition de 1865.)

(La fin au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.